FRC 4.29309 24309
Case
FRC
13035

# DISCOURS

LU AU

CERCLE CONSTITUTIONNEL

PAR HONORÉ RIOUFFE.

*Le* Messager du soir *qui, en me nommant dans ses feuilles comme un des directeurs du Cercle Constitutionnel, quoiqu'il n'ait point de directeurs, aurait pu me désigner comme l'auteur des mémoires d'un détenu, a mieux aimé dire que j'étais l'époux d'une madame Montbrisson, femme divorcée, dont j'ai fait émigrer le mari. Il a rencontré, avec une justesse admirable, une calomnie bien complette sans le moindre mélange de vérité quelconque ; ce qui est toujours une trouvaille très-agréable pour certains journalistes : d'abord je ne suis point marié, et en second lieu, je n'ai connu de ma vie ni homme ni femme qui portât le nom de Montbrisson.*

# DISCOURS

LU AU

## CERCLE CONSTITUTIONNEL

LE NEUF MESSIDOR, AN V^e.

## DE LA REPUBLIQUE.

---

CITOYENS,

Rien de plus étonnant que l'état dans lequel se trouvent les républicains, l'an V^e. de la République. Ce bruit assourdissant de calomnies, ces outrages, ces dégoûts de toute espèce, dont ils sont abreuvés, ont-ils dû véritablement atteindre leur âme, souiller leur existence, et est-ce bien réellement qu'on est parvenu à les traîner jusqu'à la dernière marche de l'échafaud que leur prépare le sanglant royalisme ? Ou bien toutes ces clameurs si adroitement répétées, ces injures que vocifère un journaliste et que mille sallons renvoient et multiplient, comme des échos tumultueux, cet air de triomphe qu'affectent les ennemis de la République, ne sont-ce que des illusions fatigantes qui peuvent bien tour-

menter les républicains pendant leur sommeil, mais que leur réveil dissipera comme un songe ?

Sans vouloir approfondir maintenant cette question, et chercher exactement combien de réalité se mêle à l'illusion dans les progrès des contre-révolutionnaires, nous ne pouvons nous dissimuler l'inexplicable contraste qui frappe tous les regards. Que voyons-nous en effet ? Nous voyons au dehors la République porter en tous lieux ses armes invincibles, dévorer ses ennemis (les vaincre serait une expression trop faible); ballayer comme la poussière tous ces princes si imprudemment ameutés contre elle ; forcer à la paix les plus vastes monarchies; enfin à travers tant de remparts, de fleuves et de montagnes, dédaigner de monter au capitole pour arborer son étendard tricolore sous les murs de Vienne en allarmes!

Au dedans nous voyons cette même République accablée de mépris qui, s'ils ne sont pas feints, sont le comble du délire et de l'absurdité: ses fondateurs voués à l'opprobre (*); le titre sacré de citoyen rejeté avec dédain, banni des théâtres et des lieux pu-

(*) On veut faire une injure du nom de Conventionnel; pourquoi ? C'est que la Convention a fondé la République.

blics, désavoué jusques dans les bureaux du gouvernement, et les républicains les plus ardens osant à peine fouler d'un pas silencieux ce sol triomphateur qu'ils ont affranchi de la royauté.

Une situation si pénible ne pouvait durer; les républicains las de leur isolement, longtemps insensibles à leurs propres dangers, mais effrayés des dangers de la République qui leur est mille fois plus chère que leur vie, se sont cherchés, se sont trouvés, et cette société s'est formée. Déjà un grand bien s'est opéré par cela seul qu'il y a eu réunion de républicains. Nous nous sommes vus, et le sentiment qui brûle nos âmes a trouvé un libre essor; nous nous sommes vus, et déjà les contre-révolutionnaires ont tremblé. Dégagés du spectacle hideux de tant d'esclaves qui redemandent des fers, de tant de parjures qui ont affecté un instant le langage républicain, pour s'emparer de la République et l'étouffer dans son berceau, de tant d'âmes glacées qui se résignent à elle comme à un malheur inévitable; enfin, les républicains voient des républicains; nous réunir et nous entendre, ont été pour nous une seule et même chose. Eh! comment ne nous entendrions-nous pas? Nous ne nous perdons point dans ces distinc-

tions subtiles où s'égarent tant d'hommes chancelans et indécis, et dont les voix incertaines ne forment pour ainsi dire que des sons mal articulés. Examinez ces hommes : si quelquefois nos généraux républicains, émules des Scipion et des Annibal ; si nos soldats, plus étonnans encore que leurs chefs, leur arrachent un parcimonieux éloge, bientôt leur accent se fond dans celui d'une plainte pusillanime, et un misérable appitoiement sur le sort de nos ennemis, termine une phrase commencée par l'éloge des Jourdan, des Pichegru, des Moreau, des Hoche, et des Buonaparte. S'ils applaudissent un instant à nos triomphes, ils se récrient bientôt contre leurs effets. Vous avez entendu leurs clameurs contre l'enlevement de ces généreuses dépouilles qui, transportées par des mains amies des arts, dans des dépôts dignes de tant de chef-d'œuvres, uniront à jamais, d'une manière si touchante, des noms immortels par la victoire, à des monumens d'une beauté si durable et d'une réputation que le temps ne pourra détruire. S'ils accordent au gouvernement républicain un suffrage tardif et presque rendu nul à force de modifications, aussitôt ils jurent une haine implacable aux républicains. Nous autres, notre profession

de foi est bientôt faite ; nous aimons la République et les républicains ; nous croyons que la République est le gouvernement qui convient le plus à la dignité de l'homme, et nous voulons vivre républicains ou mourir. Mais si nous rejetons loin de nous un républicanisme indécis, avec quelle horreur nous repoussons ce système infernal qui couvrit d'échafauds 25 mille lieues quarrées, et menaça d'engloutir 25 millions d'hommes. O terreur! toi qui enfonças ton poignard si avant dans le cœur de la République naissante ; toi dont les funestes effets t'ont survécu d'une manière si cruelle, et qui à chaque instant fais naître les obstacles et les dangers sous les pas des républicains ; toi dont on retrouve le poison dans toutes les plaies de la République, monstre composé d'anarchie, de brigandage, de tyrannie et de royalisme, nous te vouons à l'exécration des siècles. Envain on veut étendre sur les républicains ton manteau sanglant, pour les étouffer ; ils s'en débarrasseront. Les républicains ont été constamment tes victimes. Dis-nous à quelle divinité offrais-tu le sang des Vergniaud, des Brissot, de Ducos, de Camille Desmoulins, et de Phelippaux ; faut-il le demander ? Quelle autre divinité, que le royalisme, pou-

vait se réjouir de pareilles offrandes ? Le royalisme qui, les yeux mouillés de larmes hypocrites, n'a cessé de lancer sur toi des regards approbateurs; le royalisme qui dirigea tes coups sur les républicains, qui se fait encore, aujourd'hui même, l'apologiste de ta doctrine; qui se propose (*) de t'imiter, si jamais il voit luire le jour de son triomphe; qui, enfin, lorque tes échafauds sont abattus, tes poignards brisés, t'emprunte ton nom pour en couvrir les républicains et les perdre; comme si tu étais destinée à être sans cesse l'arsenal où il puise ses armes pour détruire la République.

Citoyens, vous le croirez sans peine; nous avons long-temps balancé à vous parler de la terreur; la fierté de notre âme répugnait à descendre jusqu'à se laver du reproche de terrorisme. D'ailleurs, les royalistes mentent à eux-mêmes quand ils nous en accusent. Il est donc inutile de chercher à les détromper. Nous savons que jamais la calomnie ne fut plus déhontée que dans ce parti infâme, et que les discours ne pourront rien là où les faits n'ont rien pu. Les fers, l'exil, la proscription, le récit de malheurs éclatans, et qui

(*) M. d'Entraigues, confident du prétendant, et qui se fait appeler déjà le Marat de la contre-révolution.

ont retenti par toute l'Europe, les ont-ils empêché d'appliquer le nom de terroristes, aux victimes mêmes de la terreur? Non contens de poursuivre les vivans, n'exhument-ils pas tous les jours les morts? Ne vont-ils pas jusques dans les tombeaux effacer le nom de Républicain pour y substituer celui de terroriste? Aussi, ce n'est pas pour répondre aux calomnies dont on environne le cercle constitutionnel dans son berceau, que nous avons cru devoir manifester notre indignation contre la terreur. Si nous l'avons fait, ça été pour rassurer quelques patriotes de bonne foi, qu'on aurait pu parvenir à égarer sur notre compte. C'est dans ces mêmes vues que nous nous sommes rendus auprès du cercle constitutionnel, l'interprête de ses propres sentimens, et que nous allons lui présenter comme le symbole de sa doctrine.

Citoyens, en parcourant le tableau de tous les maux que font à la République ses implacables ennemis, nous y trouvons l'ordre des travaux auxquels votre zèle vous recommande de vous livrer sans relâche. Nous y trouvons de plus une réponse sans réplique à ceux pour qui l'utilité de notre réunion pourrait paraître encore un problême.

Existe-t-il une ligue d'écrivains salariés pour empoisonner toutes les sources de la révolution, calomnier tous les républicains, détruire jusqu'aux dernières traces de l'esprit public, avilir le gouvernement, empêcher tout sentiment généreux et républicain de naître, l'épier à sa naissance pour l'étouffer, ou s'il résiste et prend l'essor, le travestir en un sentiment de fureur et le dénaturer par des noms odieux; enfin, pour ranimer les haines et fomenter les divisions? Cette ligue, surtout, n'existe-t-elle pas plus violente et plus serrée que jamais pour rétablir le fanatisme et anéantir la philosophie? Parce que la philosophie nous a ramené à la liberté par les lumières.

Citoyens, et ici, je vous demande toute votre attention; il existe chez tous les peuples en révolution, indépendemment des causes accessoires, un lévier universel qui les meut. Presque toutes les révolutions qui se sont faites en Europe, ont eu la religion réformée pour premier moteur; aussi en Angleterre les premiers moyens qu'employèrent les contre-révolutionnaires, ce fut l'attiédissement de l'esprit religieux et protestant; et la cour du roi que la contre-révolution plaça sur le trône,

fut une cour athée et dissolue. Le farouche Philippe II employa des milliers de bourreaux pour anéantir les dogmes de Calvin; parce que ces dogmes religieux étaient le principal lévier qui faisait mouvoir les pays-bas Espagnols. Il n'y put réussir dans les sept provinces qui composent la Hollande, et la Hollande resta une république: il réussit dans les autres Provinces, et les autres Provinces demeurèrent esclaves. Chez nous qui avons eu le bonheur de naître dans un siècle plus éclairé, de lire J. Jacques, Voltaire, Mably, Condillac et Montesquieu, au lieu de Luther, Melancthon et Calvin; la philosophie a été notre force motrice. Que font les écrivains contre-révolutionnaires? Ils attaquent cette philosophie, avec un acharnement, tel qu'à coup sûr il ne leur manque que la puissance de Philippe II, pour envoyer les philosophes au bucher, comme il y envoyait les protestans. S'ils parviennent à détruire l'esprit philosophique, ils feront infailliblement la contre-révolution comme Charles II la fit, lorsqu'on fut parvenu à anéantir l'enthousiasme des Puritains; et par la même raison que sa cour, comme nous venons de le dire, fut athée et dissolue, celle du tyran qu'on nous destine, serait très-religieuse, très-ignorante,

et sur-tout très-anti-philosophe (*). On peut donc, avec certitude, et dans les circonstances données, assurer qu'un anti-philosophe est un anti-républicain. Si cet axiome peut souffrir une foule d'exceptions dans les particuliers, il n'en peut souffrir aucune pour les chefs qui prêchent des croisades contre les philosophes. Or, il y a coalition bien évidente pour prêcher contre la philosophie.

S'il n'est pas sur la terre un mortel, ou assez audacieux, ou assez stupide pour nier que cette ligue existe, une réunion d'écrivains qui a pour but de présenter l'antidote de tant de poisons si violens, est non-seulement digne d'éloges, mais encore nécessaire. Ah ! loin de leur reprocher de s'assembler, loin de les condamner, parce qu'ils réunissent leurs efforts, qu'il est bien plutôt à craindre que la patrie entière ne se lève contre eux et ne leur crie : à quels dépravateurs, à quels calomniateurs, à quelles âmes vénales avez-vous abandonné si long-temps l'opinion publique ? Et la sainte cohorte que vous formez n'arrive-t-elle pas trop tard ?

(*) Je ne dis rien que je ne puisse prouver par des faits. Qu'on se rappelle le système qui a prévalu dans les dernières assemblées électorales, où l'on s'est prononcé si fortement contre tout ce qui était philosophe et écrivain.

Non, si les efforts sont bien combinés. Non, parce que la vérité est toute puissante. Non, parce que la rage de nos ennemis les aveugle, parce que l'Europe que nous avons éclairée reversera au besoin sur nous les lumières que nous avons versées sur elle. Non, parce que vouloir replonger le peuple au sein des superstitions, pour le rendre à l'esclavage, le vouloir à la fin du dix-huitième siècle, est une entreprise qui dépasse les forces de la méchanceté humaine quelqu'étendues qu'elles soient. Non, parce qu'il suffira de faire connaître enfin au peuple de quel foyer de corruption et d'immoralité partent ces élans religieux, ces soupirs ascétiques, ces homélies dont la République entière est inondée. Toi, surtout, bon peuple des campagnes; toi qu'on veut ramener à la dîme, à la féodalité et à la servitude, par la messe et par le son des cloches; il faudra t'expliquer quels sont ces nouveaux prédicateurs prêchans sans mission. Que diras-tu, quand on te prouvera que c'est du sein de la mollesse et de la débauche, que de viles courtisannes, que des fats surannés, des faiseurs de romans et de farces, te commandent d'être religieux! O de toutes les hypocrisies du royalisme, l'hypocrisie la

plus burlesque ! ô de toutes les impudences, la plus impudente !

Je viens de prouver qu'une réunion d'écrivains patriotes était nécessaire. Poursuivons cet affligeant tableau de l'état de la République, et demandons-nous encore, s'il n'existe pas en outre, et d'intelligence avec les écrivains que j'ai désignés ci-dessus, des hommes qui semblent avoir fait une étude profonde des bases fondamentales du système républicain, pour les sapper tour-à-tour : si ces hommes ne se sont pas emparés de l'édifice ; s'ils n'ont pas distribué des ouvriers de destruction à chaque pierre angulaire ! D'un côté, ne font-ils pas rentrer les prêtres déportés, armée invisible et puissante qui se recrute d'elle-même et couvrira bientôt tout le sol de la République ? De l'autre, n'ébranlent-ils pas, ne cherchent-ils pas à anéantir le seul corps de réserve qu'ait la République, je veux dire les acquéreurs des biens nationaux, en faisant rentrer chaque jour les émigrés, et en annonçant, comme prochain, le jour où toutes nos frontières leur seront ouvertes, où tous nos ports suffiront à peine à recueillir leurs vaisseaux ? Ne proposent-ils pas sans cesse des lois qui tendent à pri-

ver le gouvernement de toute ressource, de toute action ? Enfin, ne marchent-ils pas à l'exécution de leur plan, avec une telle sécurité, qu'on serait tenté de croire que ces hommes nouveaux, envoyés des départemens, sont non-seulement privés de la faculté de lire, mais encore d'entendre ? Ils n'ont donc jamais entendu parler de l'énergie des républicains ! Ils n'ont donc jamais entendu dire, combien de sang précieux a coulé pour cette République ? combien de sang précieux brûle encore de couler pour elle ? combien le vœu de nos soldats est prononcé pour elle ? combien d'intérêts puissans se trouvent liés à elle ? Enfin, pour comble de honte et de dégradation, ne dirait-on pas qu'ils croient s'être emparés de tout ce qui appartient aux républicains, de tout, jusqu'à leur enthousiasme ? Non, vos cris ne sont que de la rage impuissante ; vous êtes des esclaves que leurs maîtres enivrent, pour envoyer au combat. Nous, nos cris, ce sont nos chants républicains, avec lesquels nous avons vaincu l'Europe ; notre enthousiasme, c'est celui de toutes les idées saines et libérales, des droits de l'homme, de la liberté et de l'égalité.

Ceux qui vous répondent et font chœur

avec vous, ce sont quelques misérables valets titrés, cachés dans les cours : l'Europe répond à nos voix, et salue en chœur la liberté Française.

En décrivant le plan que suivent certains hommes (*) réunis pour perdre la révolution, j'ai prouvé la nécessité qu'il y eût une réunion pour la défendre; et par le simple exposé des faits, j'arrive toujours, et sans efforts, à établir que nous suivons le plus incontesté de tous les droits de l'homme, celui de la défense.

J'ai désigné déjà deux classes qui se fondent dans notre réunion, et qui en sont partie intégrante. Prouvons maintenant la nécessité de la réunion en elle-même et considérée dans son ensemble.

Les contre-révolutionnaires n'ont-ils pas mille points de réunion ? Outre les lieux d'assemblée, les bals, les jardins consacrés à des fêtes particulières ou publiques, et où ils font un effort continuel sur l'opinion, n'ont-ils pas encore des réunions spéciales où l'on

(*) Ils sont quatre-vingt-neuf bien connus, et coalisés contre la République. Le peuple Français a été jusqu'ici assez heureux contre les coalitions.

s'exalte

s'exalte en contre-révolutions, où l'on commande des journaux, où on les dirige, où l'on assure le débit des écrits contre-révolutionnaires ? Est-il donc étonnant que des républicains cherchent à se réunir ; et n'est-il pas étonnant, au contraire, qu'ils ne l'aient pas fait plutôt ?

Mais, Citoyens, ce n'est pas assez d'avoir prouvé combien notre réunion est légitime, combien elle est commandée par les circonstances, il faut encore franchement expliquer le but auquel elle tend, et quels moyens elle veut employer pour y arriver. Le but auquel elle tend est simple, heureuse de ne pas se former dans des temps orageux, où le vaisseau des amis de la liberté, battu de toutes parts, semblait destiné à combattre tous les élémens, sans trouver un port où il pût aborder. Notre but, c'est le maintien de la Constitution républicaine de l'an 3 : à peine entendez-vous son nom sacré, que vous voulez tous m'interrompre pour jurer de mourir pour elle : notre but, c'est d'empêcher une révolution nouvelle dans laquelle veut nous précipiter le royalisme ; de faire que le peuple, après tant d'orages, jouisse, au sein de la paix et de l'abondance, du bienfait d'une Consti-

tution qui lui coûte si cher ; que le rentier soit payé ; qu'on n'aille pas de nouveau employer à soudoyer des factieux, les fonds qui lui appartiennent, et qui sont destinés à le nourrir ; de faire que les acquéreurs de biens nationaux, classe qui a prouvé son patriotisme par sa confiance, et qu'on veut dépouiller, possédent avec sécurité, et ne soient plus exposés à rougir de leur sang l'asile que leur a garanti la foi nationale : que le milliar promis à nos invincibles soldats, leur soit assuré et payé ; et que les braves, dont la valeur a conquis tant d'immenses provinces, retrouvent au moins à leur retour un coin de terre que leurs bras victorieux puissent cultiver en paix. Notre but, c'est de ramener le peuple qu'on s'efforce d'égarer, de lui faire entendre la voix de ses inséparables et constans amis. Nos moyens, nous les puisons dans le droit qu'ont tous les citoyens de manifester leurs pensées par leurs paroles et par leurs écrits : nos moyens, c'est d'avoir un centre où le nom de républicain, honoré par dessus toute chose, ranime les tièdes, encourage les faibles, retrempe les courages ; où l'on reprenne cet accent républicain qui a tant de fois terrassé le royalisme ; et qui, disons le

franchement, commençait à se perdre : un centre d'où sortent les vrais et purs principes du républicanisme, et un cours complet de morale républicaine, où les fêtes civiques, embellies par le charme de l'éloquence et des arts, consolent notre existence et nous délassent de nos travaux. Quel bonheur, citoyens, si les fêtes républicaines, maintenant désertes ou incohérentes, prennent enfin, un jour, tout l'éclat qui leur convient! et si nos banquets civiques, après avoir commencé dans cette étroite enceinte, pouvaient un jour être contenus à peine dans ce champ sacré où s'éleva le premier autel de la patrie!

Il me reste maintenant, Citoyens, à parler de l'organisation du cercle constitutionnel. Dire le nom que nous nous sommes choisis, c'est déjà répondre aux calomniateurs. Des hommes qui donnent à leur réunion le titre de cercle constitutionnel, indiquent assez les obligations qu'ils s'imposent. Aussi, nos réglemens ont-ils été rédigés sous les yeux mêmes de la loi. Non-seulement nous n'avons pas fait ce qu'elle défend, mais nous nous sommes scrupuleusement abstenus de ce qu'il est dans son esprit de défendre. Quelques règles indispensables et que commande la nature des

choses pour les objets matériels ; par exemple, des hommes chargés de recevoir les contributions nécessaires pour l'entretien de la société ; d'autres, chargés de présenter au cercle réuni les questions les plus intéressantes, et les plus dignes de l'occuper dans ses conversations : voilà à quoi se réduisent ces institutions que la malveillance a déjà voulu peindre comme si redoutables.

Telle est, Citoyens, vous le savez tous, dans son but, dans ses moyens, et dans son organisation, cette société contre laquelle ont déjà retenti tant de voix colomnieuses.

On nous accuse d'être des terroristes : et nous sommes pour la plupart des victimes de la terreur. Je pourrais les nommer ; mais, non. Elles le dédaignent elles-mêmes ; et je ne ferai point jaillir d'au milieu de nous les noms de tant d'hommes honorablement proscrits, et chargés de fers ; ils les ont oubliés, pour briser ceux qu'on veut donner à la République. Ils n'ont pas le temps de montrer leurs plaies, quand on en fait de si cruelles à la patrie. Les vrais terroristes maintenant sont ceux qui veulent une révolution nouvelle ; et ces terroristes, je les nomme, ce sont les royalistes.

On nous accuse d'être jacobins, et nous n'avons ni affiliations, ni bureaux, ni président, ni secrétaire, ni tribune publique, ni comité secret ; en un mot, rien de ce qui les constituait. Les hommes qui ont des correspondances, des affiliations, et des tribunes publiques, empestées par le mensonge ; des comités secrets, où l'on médite l'assassinat ; ce sont ceux qui ont à leurs ordres des prédicateurs et des confesseurs réfractaires. Les jacobins, ce sont ceux qui volent et assassinent les couriers, qui font de la fausse monnoie, soulèvent et soudoyent des chouans, qui mutilent les administrateurs et les prêtres assermentés, et les font expirer au milieu des tortures ; et ceux-là, je les nomme, ce sont les royalistes.

On nous accuse d'être factieux et conspirateurs : et le but de notre réunion est de maintenir et conserver ; de rattacher au gouvernement républicain, d'en honorer les membres ; de faire chérir et entendre la constitution, d'entourer le berceau de la République d'autant de gloire et d'honneur qu'on veut y verser de honte et d'infamie. Les factieux et les conspirateurs sont ceux qui avilissent les autorités constituées, insultent sans

cesse les premiers magistrats du peuple ; et ces factieux, et ces conspirateurs, ce sont encore les royalistes.

Citoyens, maintenant que nous croyons avoir rempli la tâche que vous nous aviez imposée, nous est-il permis de vous adresser la parole en notre propre nom ? Vous qui avez été poussés dans cette enceinte par votre zèle ; vous qui avez fait preuve de tous les genres de courage, par cela seul que vous avez voulu être membres d'une société républicaine ; écrivains, représentans du peuple, citoyens de toutes les classes, vous qui n'avez dans aucun temps désespéré de la chose publique, réunissez tous vos moyens, redoublez tous vos efforts. Aux préjugés, opposez la vérité : au fanatisme royal, l'enthousiasme de la République ; aux écrits des prêtres, les écrits des philosophes ; aux ricannemens imbécilles de l'incorrigible et misérable aristocratie, l'admiration de l'Europe ; aux cris de la stupidité et de l'envie, le bruit de vos triomphes. Eclairez le peuple, le peuple pour qui la liberté a voulu tout faire ; le peuple dont la liberté seule peut établir et fonder le bonheur ; lui, dont la joie, la prospérité, l'aisance, peuvent seules payer tant de travaux, de dangers,

et de sang répandu; le peuple, en un mot, source de toute force, de toute puissance, et de toute souveraineté.

De l'Imp. de Gagnard, rue Mazarine, N°. 1604.

et de ceux qui viendront le peuple, en un mot,
toutes de toute espèce, de toute puissance, et
de tout le souverain etc.